ISABELLE FRANÇAIS

La mezzo Pauline Claes, souveraine dans les vingt créations du jour.

Ars Musica et les monstres sacrés

Musique Stravinski et Schönberg, Ictus et Musiques nouvelles : deux ébouriffants concerts de créations.

Fin de festival marquée par deux concerts ayant en commun la prépondérance de la voix et la virtuosité des interprètes. Le premier avait lieu samedi, au conservatoire, où l'Ensemble Ictus mettait en confrontation deux pièces – deux "mélodrames" – distantes d'un siècle et liées à la guerre, "L'Histoire du Soldat" (1918) de Stravinski, sur un texte de Ramuz (inspiré d'un vieux conte russe), et "Le Soldat inconnu" (2014) de Georges Aperghis, sur un texte inspiré de Kafka (première belge).

En agent de liaison de ces sombres affaires, on retrouva le baryton français Lionel Peintre, ici récitant-chantant et prodigieux comédien, faisant sonner la gouaille helvético-russe de Ramuz en écho avec les fanfares parodiques de Stravinski; et empilant dans Aperghis toutes les langues de Babel pour traduire la détresse hallucinée du soldat perdu dans les décombres. Avec, à ses côtés, le soutien millimétré des musiciens d'Ictus dirigés par Georges-Elie Octors. Malgré les loupiotes blafardes du Conservatoire – où c'est aussi la ruine – ce fut un moment fort et prenant.

Zapping luxueux et jouissif que de passer du lyrique romantique à l'acousmatique pur et dur.

Pierrot et les 22 compositeurs

Nouvel exploit le lendemain, aux Halles, et nouvelle confrontation, cette fois entre le "Pierrot lunaire" de Schönberg et vingt-deux créations (commandes de Musiques nouvelles) sur des poèmes de ce même Albert Giraud qui, traduit du français vers l'allemand, servit de socle à Schönberg. Et toujours sur le thème de Pierrot, nimbé de lune et de sang. Contrairement à la veille, le concert, dirigé par Jean-Paul Dessy, s'ouvrit sur le présent pour revenir, en seconde partie, un siècle en arrière ("Pierrot lunaire" fut créé en 1912). Dans une scénographie exceptionnelle (surtout pour un concert) signée François Schuiten, Thomas Delors et Alexandre Obolenski (dont les immenses toiles servaient de support au rêve), la mezzo Pauline Claes enchaîna les 22 créations comme les 22 couplets d'un même cycle, tandis que s'affichaient, sur le tulle d'avant-scène, le titre du poème et le nom du compositeur, citons Rens, Bosse, Fafchamps, de Putter, Todoroff, Deleuze, Ledoux (tellurique), Ripoll et Defresne, ces deux dernières étant les seules femmes de la bande. Zapping luxueux et jouissif que de passer d'un langage à l'autre – du lyrique romantique à l'acousmatique pur et dur – en ressentant le lien intime entre les "lieds", un peu comme pour Des Knaben Wunderhorn mis en musique par tant de compositeurs du XIXe siècle...

Quant au "Pierrot lunaire" original, il avait été confié, contrairement aux habitudes, à un homme, le Français Michel Hermon, chanteur-comédien (comme Lionel Peintre), quasi terrifiant de présence et d'engagement. Dandy équivoque dans son élégant habit de soirée et son maquillage à paillettes, "chantant" de mémoire (ce à quoi peu se risquent), circulant entre les musiciens, Hermon justifia une version furieusement expressionniste par son aisance, sa façon radicale d'habiter – et de prononcer – le texte, notant le subterfuge adopté par les trois chanteurs ici évoqués : l'amplification.

Martine D. Mergeay